



HAL
open science

De la bonne mainagiere : à propos de quelques aspects de la vulgarisation dans le Mesnagier de Paris.

Karin Ueltschi-Courchinoux

► **To cite this version:**

Karin Ueltschi-Courchinoux. De la bonne mainagiere : à propos de quelques aspects de la vulgarisation dans le Mesnagier de Paris.. 2023. hal-04252947

HAL Id: hal-04252947

<https://hal.science/hal-04252947>

Preprint submitted on 21 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la bonne *mainagiere* : à propos de quelques aspects de la vulgarisation dans le *Mesnagier de Paris*.

« À l'époque qui nous retient, les temps de cuisson des aliments se mesuraient en nombre de prières à réciter¹ ».

Introduction

La définition de la femme idéale – d'un idéal féminin – fait partie de ces sujets inépuisables qui, loin d'être surannés, peuvent nous apporter de précieux indices relatifs à une foule de problématiques au carrefour de multiples disciplines – histoire, littérature, théologie, anthropologie, économie. Il faut dire qu'il existe un nombre considérable de points de vue sur la question ; pour notre Moyen Âge, pensons simplement à ceux du prêtre, du clerc, du poète au sens large (courtois ou pas courtois du tout) pour nous convaincre que la récolte sera prometteuse.

Nous trouvons en particulier une tentative d'esquisser les contours de la parfaite épouse et ménagère dans le *Mesnagier de Paris*, qualifiée de « curieuse bible domestique » par Mario Roques², dans lequel un Bourgeois vieillissant, on le sait, s'adresse à la toute jeune femme qu'il vient d'épouser à la fin du XIV^e siècle.

« Lui affiert estre tres bonne mainagiere³ », lit-on chez Christine de Pizan à peine quelques années plus tard, et notre auteur pourrait prendre à son compte cette injonction. Nous sommes d'emblée aux antipodes des *scriptoria* monastiques : nous sommes en plein cœur des grandes problématiques posées par la « vulgarisation » : elle intéresse autant une rhétorique spécifique adaptée à un public spécial que des matières bien particulières que jamais clerc n'aurait imaginé ériger en objet d'enseignement. Car d'emblée, nous avons affaire à une foule d'oppositions et de distorsions – des quasi-oxymores ! – induites par les nécessités d'enseigner un public « laïc » : il faut parler non plus *en clergois*⁴ comme le dit si joliment Frère Laurent dans sa *Somme*, mais en *vulgaire*. Ainsi, dans le *Mesnagier*, il est, certes, question de vertus théologiques et de péchés mortels, mais surtout de leurs conséquences pratiques, à l'instar des conditions d'une bonne confession et des fameuses circonstances des fautes commises (*ubi, quando, quanto, ...*) pour en peser la gravité ; il y est question de vêtue *honneste* et de regards effrontés, d'*yconomie* domestique et de *chastoiment* des chambrières ; en d'autres termes, on y trouve côte à côte et sans cloisonnement marqué les matières à instruction canonique et celles qui relèvent des *artes mecanicae*, i.e. de la culture technique et matérielle : énumérons pêle-mêle autorserie, cuisine, jardinage, mais aussi la chasse aux mouches et autres vermines, morale conjugale et sociale, ou encore cette somptueuse collection d'« astuces » dirions-nous aujourd'hui, comme la manière d'évaluer l'âge d'un lièvre grâce à l'examen de son anatomie postérieure, d'empêcher un chien d'aboyer ou encore de changer la couleur du vin !

¹ C. Vincent, *Église et Société en Occident, XIII^e-XV^e siècle*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 3.

² M. Roques, « traduction françaises des traités moraux d'Albertano de Brescia – *Le livre de Mellibée et de Prudence* par Renaut de Louhans », dans *Histoire Littéraire de la France*, t. XXXVII : *Suite du quatorzième siècle*, éd. Congrégation de Saint-Maur, Paris, Imprimerie nationale, 1936, p. 502.

³ *Le Livre des trois vertus*, éd. Ch. C. Willard et E. Hicks, Paris, Champion, 1989, III, x, p. 153, li 41.

⁴ Frère Laurent, *La Somme le roi*, éd. E. Brayer et A.-F. Leurquin-Labie, Paris, SATF, 2008, par. Ex. 32, § 192, p. 116.

Tempérons cependant un enthousiasme que tant de promesses ne peuvent manquer de susciter ! Notre manuel possède des parts d'ombre qui nous obligent à le manier avec circonspection⁵, et qui constituent autant d'indicateurs relatifs à l'esprit de « vulgarisation » : si le *Mesnagier* nous apprend une foule de détails sur la vie quotidienne de la seconde moitié du Moyen Âge, nous ne savons pas *concrètement* ce que les deux « protagonistes », le Bourgeois et sa femme, ont sur leur propre table, nous ne savons pas où, dans Paris, se trouve leur *ostel* ; nous ne savons pas même le nom de celui qui parle, ni si sa « chiere seur », comme il s'obstine à appeler sa femme et pupille, se nomme Marson, Guiote, Marguerite, Alison ou Bietris⁶ – bref, nous ne savons pas si ce qui nous est servi là est vraiment « authentique », i.e. s'ancre dans le Paris des années 1380 et 1390, ou si c'est d'abord et avant tout une affaire de rhétorique « vulgarisante », i.e. dans notre cas, généralisante. On voudrait tant les fixer, les détailler concrètement et en couleur, ce Bourgeois aux « je » multiples et surtout sa jeune épouse en ombre chinoise, jeune femme forcément ravissante car on l'est toujours à quinze ans, mais encore davantage face à un homme grisonnant, puisqu'alors, on est vieux assez vite. Elle est orpheline, d'une province éloignée et d'un *greigneur lignage* que lui (Prologue, § 3, p. 24) mais recevant désormais le statut bourgeois de son mari⁷, et c'est à peu près tout. En d'autres termes, si le *Mesnagier* de Paris offre un témoignage infiniment précieux sur un univers concret du XIV^e siècle, c'est un univers tout d'abord littéraire au sens large du XIV^e siècle : son exploitation historique en particulier est très délicate. Bref, c'est d'un terrain d'étude de choix exigeant la mobilisation permanente et simultanée de compétences scientifiques et de bon sens de généraliste – car enfin, le terme de vulgarisation ressemble à s'y méprendre à notre contemporaine « culture générale ».

1. Astuces rhétoriques

Si le cadre formel habituel à la production didactique est respecté – le face à face d'un maître et d'un disciple – il se trouve, dans le *Mesnagier*, comme transposé dans la sphère domestique : un mari vieillissant, aisé et cultivé, s'adresse à la toute jeune femme qu'il vient d'épouser. C'est pour répondre à une demande qu'elle a elle-même formulée, dit-il, qu'il entreprend de l'instruire :

Chiere seur, pour ce que vous estans en l'eage de quinze ans et la sepmaine que vous et moy feusmes espousez, me priastes que je espargnasse a vostre jeunesse et a vostre petit et ygnorant service jusques a ce que vous eussiez plus veu et appris ; a laquelle appreseure vous me promectiez d'entendre songneusement et mettre toute vostre cure et diligence pour ma paix et amour garder (...) et lors vous ne fauldriz point a vous amender selon ma doctrine et correction et feriez tout vostre pouvoir selon ma volenté (Prologue, 1, p. 22⁸).

⁵ Cf. à ce propos K. Ueltschi, « Le Mesnagier de Paris : vers une écriture du quotidien ? », in E. Rassart, J.-P. Sosson, C. Thiry et T. Van Hemelryck éd., *La Vie matérielle au Moyen Âge. L'apport des sources littéraires, normatives et de la pratique*, Louvain-la-Neuve, 1997, pp. 245-260.

⁶ Cf. Eustache Deschamps, *Œuvres Complètes*, éd. Marquis de Queux de Saint-Hilaire et G. Raynaud, Paris, Didot, SATF, 1878-1903, 11 vol., t. IX, « Le Miroir de Mariage », p. 64, v.1872-1873.

⁷ C'est là un trait que le fabliau aime à exploiter : il y est courant que l'homme choisisse une femme d'un rang plus élevé. Voir par exemple *Do mire de Brai, Fabliaux du Moyen Âge*, t.1, éd. Ph. Ménard, Droz, 1979.

⁸ L'édition citée est la suivante : *Le Mesnagier de Paris*, éd. G. E. Brereton et J.M. Ferrier, trad. et notes K. Ueltschi, Paris, Le Livre de Poche, « Lettres Gothiques », (1994) 2010.

D'emblée, le traité didactique qui suit est donc motivé, légitime, nécessaire, aux antipodes des spéculations abstraites d'emblée tout soupçon de tyrannie est évacué : la leçon à venir n'est que la réponse à une demande, bien venue il est vrai :

[J']ay pensé pluseurs foiz et intervalles se je peusse ou sceusse trouver de moy mesmes aucune generale introduction legiere pour vous aprendre (...). Une leçon generale vous sera par moy escripte et a vous baillee sur trois distinctions contenans dixneuf articles principalement (Prologue, p. 22 et p. 26).

L'interpellation de l'épouse sera une constante dans toute la première moitié du texte ; la *chiere suer* aura donc une épaisseur réelle dans ces pages, se trouvant dressée face au mari, lequel en rapporte régulièrement des paroles, si bien qu'il me semble difficile de parler à propos de notre texte, comme cela a été fait parfois, d'un « long monologue⁹ ». C'est plutôt un *discours adressé*, presque oral.

Commençons par évoquer très synthétiquement les méthodes didactiques et pédagogiques spécifiques à l'œuvre dans ce traité qui doit toucher des personnes peu ou pas rôdées aux exercices scolastiques.

Le souci de structuration : clarté, cohérence, simplicité

Proposer un discours scrupuleusement ordonné fait partie des exigences pédagogiques élémentaires, car « *broches de miel sont bonnes paroles bien ordonnées, car elles donnent douceur à l'ame et santé au corps*¹⁰ ». Notre auteur s'y emploie avec diligence et application;

- structurer, cela implique premièrement, l'établissement d'un avant-propos ayant les allures d'une table des matières ou d'une feuille de route aussi bien pour lui que pour son lecteur.

- deuxièmement, structurer implique l'utilisation d'un modèle emprunté à la nature, sur lequel il calque son organisation, lui donnant ainsi l'appui justificatif nécessaire. En l'occurrence, il s'agit de l'arbre avec ses branches et ses ramifications, image qu'il emprunte à l'une des œuvres de vulgarisation les plus importantes de l'époque, *La Somme le Roi* de Frère Laurent notamment. L'arbre avec ses ramifications subtiles permet d'imprimer aux exposés théoriques une structure quasi géométrique qui joue avec les répétitions et les variations en miroir ;

- enfin, troisièmement, structurer implique le recours régulier à une pause récapitulative : notre auteur s'arrête pour faire « un point », résume ce qui vient d'être vu et annonce la suite nécessaire, bref, rappelle, réoriente, consolide le fil rouge de son raisonnement :

Belle seur, saichez que je suis en grant melencolie ou de cy finer mon livre ou d'en faire plus, pour ce que je doute que je ne vous ennuye. Car je vous pourroye bien tant chargier que vous avriez cause de moy tenir pour outrageux (...) Et pour ceste veuil ycy penser et adviser que je ne vous charge trop et que je ne vous conseille a entreprendre fors les choses tresnecessaires et honorables – et encores sur le moins que je pourray (II, i, § 1, p. 408).

En fait d'ennui, en fait de scrupules, c'est peut-être bien lui, le mari auteur, qui s'essouffle, car à l'exception du chapitre portant sur l'économie domestique (II, iii), sa voix s'éteint progressivement au fur et à mesure que l'ouvrage épaissit : il la cède progressivement à d'autres, c'est-à-dire il se contente de plus en plus de copier et de compiler des modèles. On le

⁹ D. Bohler, « Emboîtements et diffractions : la voix de l'exemplarité dans le recueil du Chevalier de La Tour Landry », dans T. Van Hemelryck, M. Colombo Timelli (éd.), *Quant l'ung amy pour l'autre veille. Mélanges de moyen français offerts à Claude Thiry*, Turnhout, Brépols, 2008, p. 84.

¹⁰ I, ix, « Mélibée », p. 342

perçoit à travers le discours qui se fait neutre, impersonnel et factice, jusqu'à ce comble pitoyable que constitue ce passage copié deux fois par inadvertance et inattention, ce qui en dit long sur la concentration et l'enthousiasme à l'œuvre¹¹ !

- Mais continuons notre investigation de la rhétorique de vulgarisation qui dans notre cas implique une situation d'énonciation familière – et familiale.

Fluctuations énonciatives

L'auteur du *Mesnagier* sait exploiter avec habileté les ressources des voix du discours, en particulier la forme dialoguée qui donne une tension démonstrative et argumentative à son propos.

a) Singularité de la destinataire

Il nous donne tout d'abord l'idée (ou l'illusion) de la présence quasi physique de la destinataire de l'enseignement, on l'a vu. À travers le « chastoïement » qui se déploie, un portrait à la manière d'un négatif émerge doucement, un portrait de jeune femme original et délicat et qui se démarque de tous les types, stéréotypes et préjugés courants. Regardons-la : c'est une jeune fille de quinze ans que vient d'épouser notre Bourgeois vieillissant. Elle est orpheline, elle vient d'assez loin pour devoir renoncer à tout ce qui faisait sa vie antérieure, en particulier sa famille. Le mari lui parle comme à une sœur – c'est d'ailleurs le terme qu'il utilise à son égard – ou encore davantage à une fille, oui, une pupille :

Et saichiez que (..) je pren plaisir en ce que vous avrez a labourer rosiers, a garder violectes, faire chappeaulx, et aussi en vostre dancer et en vostre chanter. Prologue, § 2, p. 24.

Elle sait sans doute lire, mais surtout, elle est *d'emblée* dépositaire de toutes les qualités et vertus chrétiennes et sociales possibles : c'est là un des traits les plus charmants et désarmants du texte. D'emblée, elle est parfaite : la « cible » de l'enseignement, est une exception : en fait, elle n'a aucun besoin d'instruction, et encore moins d'exhortations morales !

Tout ce que vous avez fait depuis notre mariage, et tout ce que vous ferez dans de bonnes intentions me convient et m'est agréable, et il en sera ainsi à l'avenir, comme par le passé (Prologue, § 2, p. 22).

Je ne suis pas assez fou, outrecuidant ou immature pour ignorer qu'il ne m'appartient pas de vous faire subir de pareils affronts, épreuves ou expériences semblables (I, vi, §10, p. 232).

Je vous parle plus pour vous raconter des histoires que pour vous instruire : il n'y a pas lieu de vous renseigner à ce sujet, Dieu merci, vous êtes toujours et vous serez toujours à l'abri de ce danger, de cette suspicion.

Ces choses, chiere suer, souffisent assez a vous baillier pour cest article, et vous sont bailliees plus pour raconte que pour dottrine. Il ne vous en covient ja endoctriner sur ce cas, car, Dieu mercy, de ce peril et souspeçon estes vous bien gardee et serez (I, iv, § 27, p.152).

Ce n'est donc pas là le moindre paradoxe de notre œuvre. Mais ce qui n'est peut-être qu'un effet de délicatesse n'en permet que d'autant mieux d'aborder la rigueur d'un enseignement qui se déploie au fil des pages, dispensé malgré et contre toutes ces protestations avec une visée généralisante, affirmant en substance : « si vous, vous êtes une exception, toutes vos cousines par Ève en ont un besoin urgent. » Car vulgarisation veut dire surtout dimension universelle.

¹¹ Il peut également s'agir de la négligence d'un copiste ; la répétition ne serait dans ce cas pas l'œuvre de notre auteur, mais cela ne change rien de fondamental à ce constat que nous sommes, à la fin de l'ouvrage, face à un catalogue sans plus guère de dimension littéraire et comportant donc une tension énonciative et pédagogique des plus ténues.

b) Passage au général

À l'intérieur de ses développements, notre auteur joue avec les pronoms personnels. Notre auteur vouvoie son épouse lorsqu'il s'adresse à elle. Or, lorsqu'il bascule vers le « tu », ce n'est pas une marque affectueuse supplémentaire : au contraire, c'est alors qu'il se détache d'elle pour embrasser dans son discours un public bien plus vaste, un public anonyme, à la fois abstrait et universel. Le « tu » est en effet un pronom généralisant dans la perspective didactique, il n'est qu'à penser aux dix Commandements, qui se déclinent à la seconde personne.

Et de toutes ces choses tu dois dire en ta confession : Sire, en toutes ces choses que j'ay cy devant nommees j'ay moult grandement pechié (I, iii, § 54, p. 86).

Mais le « on » ou le « ils » sont autant de variations du « tu » et ne s'en distinguent pas foncièrement :

Car tu ne scez quant Dieu te touldra la parole et la santé, et pour ce est il bon que on s'en confesse souvent (...). Aussi doit le pecheur tantost monstrier et descouvrir son pechié pour avoir nouveau remede... (I, iii, § 21, p. 64).

Ce « tu » généralisant alterne librement avec le « vous » en particulier dans le catalogue des recettes de cuisine où la dimension énonciative particulière au *Mesnagier* a quasiment disparu : notre homme s'efface et disparaît derrière une voix universelle et anonyme ; il copie. Enfin, comble à la fois de généralisation mais aussi de subtile spécialisation et donc de restriction, le « vous/tu » universel peut devenir, plus ou moins explicitement, « elle », la femme, Ève, donc « elles », toutes les femmes :

c) Féminisation

La palette des variations didactiques comporte donc aussi ce « elle ». C'est qu'il est des péchés qui concernent exclusivement les femmes.

« Le pechié de trop boire et de trop mengier est le pechié au Deuble. (...) Aussi entre il ou corps de gloutons qui mainent vie deshonneste et les boute en la mer d'enfer. Dieu commande a jeuner, et la gloute dit : 'Mengeray'. Dieu commande aler au moustier et lever matin, et la gloute dit : 'il me fault dormir. Je fus hyer yvre. Le moustier n'est pas lievre...'. (...) Certes, telle gloutonnie met femme a honte, car elle en devient ribaude, gouliarde et larronnesse » (I, iii, § 88, p. 104).

Quel beau développement que voici : décidément, la gloutonnerie est un péché féminin, nous aurons admiré la subtilité par laquelle on y est amené progressivement ! Oui, bien des péchés capitaux sont en fait essentiellement, surtout, le fait des femmes, en particulier ceux qui ont trait à la chair.

Ainsi donc, à tout moment le discours menace de basculer dans la généralité, trait définitoire de sa tension didactique qui vient comme en contrepoids réduire voire annuler la dimension proprement littéraire mais aussi « historique » et personnelle de l'œuvre : car vulgariser, définitivement, cela veut dire aussi, par définition, dépasser la sphère personnelle pour embrasser l'universel. Passons à un autre aspect de cette rhétorique.

Adaptations, manipulations, digressions

Pour atteindre son but, le vulgarisateur doit bâtir une argumentation assurant l'adhésion du public à un objectif très clair : obtenir une mise en pratique de l'enseignement.

Par conséquent, l'accent doit être mis sur les conséquences plutôt que sur les causes théoriques de la matière enseignée. Or, nous ne sommes pas dans un couvent, nous sommes dans le monde, dans une société hiérarchisée et codée. Certains enseignements pour ancestraux qu'ils soient doivent par conséquent être adaptés, voire réorientés pour entrer parfaitement dans l'axe du propos : la morale des femmes mariées évoluant dans la société. Cela exige de l'art, de l'adresse, parfois aussi de la ruse. Notre auteur procède toujours de la même manière :

- il énonce un précepte général, par exemple la nécessité de la discrétion absolue de l'épouse excepté envers son mari.

- Ensuite, il cite un passage biblique qui servira d'assise argumentative à l'énoncé, peu importe si le lien tombe ou non sous le sens, en l'occurrence pour filer notre exemple : « Et il est dit ad Ephesios, .v°. : *Sic viri debent diligere uxores : Scilicet ut corpora sua. Ideo ibidem dicitur : Viri diligite uxores vestras etc.* »

- Puis il coupe la suite et traduit ou plutôt en déduit un enseignement spécifique : « Car vous ne devez rien cacher au mari, mais vous tout vous dire l'un à l'autre (I, viii, § 9, p. 314) ».

On voit qu'on passe du général biblique au particulier concret, qui est ici une nécessité sociale. L'auteur ne trahit pas proprement le texte mais le manipule pour l'adapter. Après tout, saint Paul dit *implicitement* ce qui intéresse notre mari, à savoir la nécessité de la franchise absolue entre époux : c'en est une déduction concrète possible ! Et c'est ainsi que le trésor caché dans le champ ainsi que les *bonas margaritas*, les perles précieuses qui symbolisent à l'origine le royaume des cieux, peuvent devenir le symbole la bonne épouse : « Par le trésor trouvé dans le champ et par la pierre précieuse nous pouvons comprendre chaque bonne dame vertueuse¹² ». Il est vrai que la tradition a enrichi le symbolisme de la perle de manière remarquable : Origène y voit le Christ ; bien plus tard, saint François de Sales y percevra, sans doute à la suite de toute une tradition, une image de l'Immaculée Conception : c'est dire qu'elle est ouverte et flexible.

Selon la même logique, l'auteur fait subir aux modèles bibliques vétérotestamentaires soigneusement sélectionnés en fonction de son propos, un traitement particulier en détournant légèrement l'axe central de l'histoire. Tout d'abord, il n'est question ni d'une Esther, ni d'une Judith, et encore moins d'une Bethsabée bien entendu. En revanche, le *Mesnagier* raconte longuement les histoires de Sarah et de Hagar (les épouses d'Abraham) de Léa et de Rachel (les deux épouses de Jacob¹³). Les deux récits sont orientés vers un point très précis : la nécessaire loyauté et abnégation de l'épouse, sa *debonneretez et humilitez* (I, v, § 11, p. 168), qui en l'occurrence se manifeste par l'acceptation silencieuse d'une « rivale » auprès du mari ; la question de l'interdit, dans la sphère chrétienne, de la polygamie est complètement évacuée. L'auteur va jusqu'à poser cette question : « combien de dames aujourd'hui en feraient autant sans rechigner ni protester lorsque la seconde épouse aurait le mari ? », à laquelle il donne aussitôt la réponse dont la dimension humoristique évacue un possible reste de scandale : « Je crois qu'elles feraient bien pis que cela : par Dieu, elles se battraient » (I, v, 24, p. 178) !

¹² « De chascune bonne preudefemme Jesucrist ou .xiii°. chappitre de l'Euangile saint Mahieu en une parabole dit ainsi : *Simile est regnum celorum (...)*. En ce chappitre mesmes dit Nostre Seigneur ceste parole : *Le Royaulme des Cieulx est semblable a l'omme marchant qui quiert bonnes pierres precieuses, et quant il en a trouvé une bonne et precieuse il va et vent tout quanque il a et l'achate*. Par le tresor trouvé ou champ de terre et par la pierre precieuse nous pouons entendre chascune bonne preudefemme » (I, iv, 2, p. 132). Remarquons aussi qu'on a peut-être affaire à un amalgame avec un autre passage biblique, le *Livre des Proverbe* qui dit que « la femme vaillante » est « infiniment plus précieuse que les perles » (Proverbes, 31, 10).

¹³ On trouve par ailleurs aussi l'histoire de Susanne et des vieillards, et enfin, hors contexte biblique, celle de la vertueuse et romaine Lucrèce.

Justement, ces bonnes dames, épouses des patriarches, ressortissent d'un modèle de société complètement différent en matière de morale conjugale : l'Ancienne Loi autorise, voire encourage dans certains cas, la polygamie. Vulgarisation implique donc aussi contournement de ce genre d'incohérence. L'auteur ne peut pas sérieusement proposer ce modèle à sa femme ; alors, il en distille et isole un point pouvant valider malgré tout l'orthodoxie de l'exemple, en l'occurrence l'accent mis sur ces vertus éminentes que l'histoire illustre : non pas la polygamie, évidemment, mais les vertus cardinales, pour l'épouse, d'obéissance, de service et d'humilité – lesquelles renvoient directement à la Vierge Marie, si bien qu'on peut parler d'un véritable transfert des vertus en l'occurrence mariales sur Sarah ou Rachel.

Ces commentaires réorientant habilement le discours peuvent être rapprochés d'un autre procédé visant à mettre en avant la dimension pratique de l'enseignement : le recours à la digression. Dans le chapitre consacré à la prière par exemple, notre auteur amorce une digression qu'il justifie par la seule thématique : une circonstance accessoire par rapport à son sujet lui sert de prétexte pour la mettre en avant jusqu'à en faire le centre d'un développement ; il y a véritable déviation de l'univers théorique et conceptuel vers celui du quotidien et de la pratique dans un esprit de vulgarisation :

Ces oraisons pouez vous dire a matines ou a vostre esveilier du matin, ou a l'un et a l'autre, ou en vous levant et vistant, et apres vostre vestir, tout est bien, et que ce soit a jeun et avant toute autre besoingne. Mais pour ce que j'ay dit en vous vistant, je vueil en cest endroit un petit parler de vestemens (I, i., §10, p. 42)

On passe avec une logique désarmante des conseils spirituels à des considérations apparemment futiles à propos de la contenance extérieure, mais qui démasque la préoccupation fondamentale de notre auteur : c'est moins la piété, c'est moins le savoir, c'est surtout et avant tout le respect des bienséances sociales. Nous changeons donc radicalement de matière !

Du symbole héraldique à l'exemple rural

Quant aux choix des illustrations que sont les *exempla* et qui ponctuent quasiment toute entreprise de vulgarisation, bon nombre d'elles sont enracinées dans l'épaisseur du quotidien le plus familier ; le lion héraldique et allégorique n'a guère de place dans notre traité ; c'est le chien qui y tient la place de l'animal exemplaire : n'incarne-t-il pas les vertus fondamentales de fidélité et d'obéissance – précisément ces qualités domestiques qui doivent aussi être celles de la bonne épouse. Les pages consacrées par notre Bourgeois aux animaux domestiques frappent par le réalisme familier et la réelle sensibilité par lesquels il les aborde. Prendre les animaux comme exemple et miroir est une ancienne histoire, on le sait. Or, les Bestiaires mêlant symbolisme, exploitation allégorique et morale, possèdent souvent une bien maigre dimension réaliste. Notre auteur a fait le contraire. Comparons donc une occurrence du Chevalier de la Tour Landry avec une occurrence du Bourgeois du *Mesnagier* :

Je vous diray l'exemple du lyon et de sa propriété ; quant la lyonesce lui a aucun despit fait, il ne retournera plus à elle de tout le jour ne la nuit... Sy lui monstre ainsi sa seignourie, et est bon exemple à toute bonne femme, quant une beste sauvage, qui nulle rayson ne scet fors que nature qui lui esmeut, se fait craindre et doubter à sa compaingne. Or regardez dont comment la bonne femme ne doyt desplaire ne desobeir à son seigneur que Dieux li a donné par son saint sacrement (*Le Livre du Chevalier de la Tour Landry pour l'enseignement de ses filles*, 135, 27-136, 4¹⁴).

¹⁴ Edition Montaignon, Paris, Société des Bibliophiles français, 1854) La consulter et préciser.

Quant à l'auteur du *Mesnagier*, il préfère résolument s'appuyer sur l'exemple des animaux domestiques, les chiens en particulier. Il relate ainsi l'histoire du chien de Niort, incarnation de la fidélité:

Par Dieu, je vy a Nyort ung chien viel qui gisoit sur la fosse ou son maistre avoit esté enterré, qui avoit esté tué des Angloiz ; et y fut mené monseigneur de Berry et grant nombre de chevaliers pour veoir la merveille de la loyaulté et de l'amour du chien qui jour et nuyt ne se partoît de dessus la fosse ou estoit son maiste que les Angloiz avoient tué. Et luy fist monseigneur de Berry bailler .x. frans, qui furent baillez a ung voisin pour luy querir a menger toute sa vie (I, v, § 30, p. 182).

Et de conclure :

Ores avez-vous veu moult de divers et estranges exemples, dont les derrains sont vraiz et visibles a l'ueil. Par lesquelles exemples vous veez que les oiseaulx du ciel et les bestes privees et sauvages (...) ont ce sens de parfaitement amer et estre privees de leurs patrons et bien faisans, et estranges des autres. Doncques par meilleur et plus forte raison les femmes a qui Dieu a donné sens naturel et soin raisonnable, doivent avoir a leurs mariz parfaite et solemnelle amour (I, v, § 33, p. 182-184).

Ainsi donc, notre auteur actualise volontiers des *topoi* abstraits en les plaçant dans le monde et la « vraie vie », à l'exemple de cette comparaison entre les bêtes et les femmes. À n'en pas douter, nous sommes en pleine vulgarisation ! Franchissons donc un pas de plus dans cet univers.

2. Matières techniques : culture matérielle, culture populaire

« Vulgariser » n'implique pas seulement l'invention d'une pédagogie, mieux, d'une rhétorique *ad hoc* ; « vulgariser » veut dire aussi élargir les sphères du savoir jusqu'à atteindre des domaines et « matières » insolites au regard de la tradition cléricale.

Après vostre mary, vous devez estre maistresse de l'ostel, commandeur, visiteur, et gouverneur et souverain administrateur (II, iii, 6, p. 440).

Le *Mesnagier* repose sur de grandes oppositions structurantes comme l'homme face à la femme, le bourgeois face à l'aristocrate, au clerc et aux domestiques, la *prudefemme* face à la ribaude, la campagne par opposition à la ville, le cloître au siècle – bref, l'*amont* à l'*aval*¹⁵. On pourra schématiquement considérer que toutes ces oppositions s'articulent, dans le *Mesnagier*, autour du couple intérieur (*l'ostel*) et extérieur (le reste du monde) : tous les autres couples antonymiques s'y coulent, en particulier celui opposant femme et homme. La régulation des rapports entre ces deux pôles requiert une attention constante. Nous abordons ici l'un des aspects les plus originaux de notre ouvrage.

De l'économie domestique

Le domaine de la femme, c'est l'intérieur, *l'ostel*. Le *Mesnagier*, puisqu'il s'adresse à une femme, consacre une large place aux pratiques ménagères et domestiques et touche par conséquent au domaine des *oikonomia*. En effet, ce terme d'« yconomie » inclut la sphère

¹⁵ Cf. II, iii, § 16, p. 456.

privée, domestique et familiale et jusqu'aux affaires relatives au mariage¹⁶. Le propos de la deuxième partie ou distinction est comment « *le prouffit du mesnaige acroistre*¹⁷ ».

Le Mesnagier de Paris, dit Mireille Vincent-Cassy, « montre toute la valeur accordée désormais aux biens de ce monde¹⁸ ». Tout le contexte - l'univers urbain, Aristote et les dominicains – converge vers cette évidence : le monde est bon, et par conséquent les biens matériels, l'aisance, le confort, la sécurité etc. sont des biens légitimes, sources de vertus domestiques, lesquelles, à partir de ce centre qu'est l'*ostel*, pourront rayonner vers l'extérieur et le monde. Le mariage lui-même devient un état qui favorise cet état de prospérité et donc de vertus potentielles. L'économie domestique repose tout d'abord sur tout une série de tâches dont Tania Van Hemelryck a dressé une manière d'inventaire en s'appuyant sur des toujours trop laconiques sources littéraires : chercher de l'eau à la fontaine, acheter les denrées alimentaires, dresser la table, allumer le feu, goûter les plats, voler les restes (!), balayer, faire les poussières, battre les draps, faire la lessive, filer¹⁹, et qui constituent le premier socle de l'économie domestique.

Mais « économie domestique » veut dire également « économie » dans le sens d'épargne, puisqu'il s'agit d'augmenter la prospérité du foyer ; ne pas gaspiller en est la condition initiale, mais aussi, déjà, l'occasion future de dégager un profit, comme nous l'indique cet humble détail : en faisant les comptes à l'issue d'un banquet, nous dit le Bourgeois, on peut ne compter que la quantité de cire brûlée, et soustraire les petits restes d'épices²⁰. Voilà du concret, voilà ce qui s'appelle « des économies de bouts de chandelle » !

« Économie domestique » veut donc aussi dire « compter », « évaluer », « faire des additions » : à l'occasion des noces de Jean du Chêne, il fallait ainsi compter 4 francs et demi pour le cuisinier, pour les porteurs cinq francs et demi, 5 francs pour les tréteaux, 4 pour les tables, 15 pour les couronnes, 20 sous pour l'eau, 8 francs pour les musiciens, 2 pour les serviteurs, 9 sols pour les herbes, 1 à pour les torches, 7 pour la vaisselle, les verres et les serviettes, etc²¹. Voilà, encore, du concret !

L'idée d'« économie domestique » englobe ensuite à ce que le langage moderne appelle peu élégamment « la gestion du personnel ». On apprend dans le *Mesnagier* qu'il faut définir avec précision les conditions et le salaire *avant* d'embaucher des gens : *Et tousjours faictes marchander a eulx avant ce qu'ilz mectent la main a la besongne, afin qu'il n'y ait debat apres*. Et notre Bourgeois de détailler ce qui pourrait arriver si on négligeait cette précaution initiale, en peignant avec beaucoup de réalisme ce potentiel futur employé qui veut se jeter corps et âme dans l'ouvrage sans aucune négociation préalable, en berçant le maître – la maîtresse – avec de suaves paroles : « ne vous inquiétez pas, je vous fais confiance, je serai content de ce que vous me donnerez ». Cela aboutirait, dit notre auteur, inévitablement à de pénibles querelles, une volte-face des plus désagréables à l'heure des comptes : le voilà qui prétendra qu'« il y avait bien plus à faire que je ne pensais²² », en refusant le salaire proposé

¹⁶ Cf. D. Ancelet-Netter, « 'Science' ou 'Sapience' économique, O. Bertrand (dir.), *Sciences et savoirs sous Charles V*, Paris, Champion, 2014, p. 313.

¹⁷ Prologue, § 6, p. 26.

¹⁸ M. Vincent-Cassy, « Péchés de femmes à la fin du Moyen Âge », dans *La Condición de la mujer en la Edad Media. Actas del Coloquio celebrado en la Casa de Velázquez, del 5 al 7 noviembre de 1984*, éd. Y.-R. Fonquerne et A. Estéban, Madrid, Universidad complutense, 1986, p. 515.

¹⁹ T. Van Hemelryck, « Grandeur et misères des ancêtres de Figaro. Bénéfices d'une étude littéraire pour le bas Moyen Âge », dans J.-P. Sosson, C. Thiry, S. Thonon et T. Van Hemelryck (dir.), *Les niveaux de vie au Moyen Âge. Mesures, perceptions et représentations*, Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia s.a., 1999, p. 410.

²⁰ « *Somme que ceste epicerie a : .xii. frans, a compter ce qui fut ars des torches, et petit demoura d'espices* » II, iv, § 50, p. 578.

²¹ II, iv, § 60, p. 588.

²² II, iii, § 2, p. 434.

et en criant de « laides parolles et villaines²³ ». Quant aux chambrières, notre auteur entre là encore dans les détails les plus concrets en stipulant l'établissement de véritables contrats concernant leur identité et ce qu'on appellerait aujourd'hui leurs références : « *Devant elles faictes par maistre Jehan le despensier enregistrer en son papier de la despense le jour que vous les retendrez – son nom, et de son pere et de sa mere et d'aucuns de ses parens*²⁴ ».

Car enfin, surtout, « l'économie domestique », c'est la « science de la maison²⁵ », savoir antique s'il en est. L'une des plus illustres personnalités de l'entourage du sage roi Charles V, Nicole Oresme, a rendu accessible, grâce à sa traduction, un traité d'économie d'Aristote, *Le Livre de Yconomique*²⁶. On y lit en particulier que « *le masle et la femelle funt leur operations et funt l'un pour l'autre non pas seulement pour grace et afin de estre ou de vivre mes pour grace et afin de bien estre et de bien vivre* » (p. 812) : c'est en effet du bien-être, d'un certain confort matériel, d'une rationalisation de la gestion du quotidien dans le cadre privé, « intérieur » donc, qu'il est question, par opposition au monde extérieur et en particulier politique :

Et Aristote prent maison pour comité domestique ou de ostel ovesques les appartements. Et selon ce, il enquiert apres quel ordre a yconomique a politique²⁷.

L' « invention » du vocabulaire : les mots et les choses

Cette culture matérielle en émergence, objet désormais d'enseignements, doit non seulement s'inventer une rhétorique tendue tout entièrement vers la pratique, elle doit « imaginer » également un vocabulaire pour nommer ces choses *ordinaires* que jamais clerc n'a jusqu'ici évoquées en langue vulgaire. Sans doute, une large part de ce vocabulaire du quotidien et du « savoir de la main²⁸ » attesté pour la première fois dans les textes des XIV^e-XVI^e siècles est-elle très ancienne, mais véhiculée exclusivement par le canal de l'oral. Peu à peu, le français écrit s'empare ainsi non seulement des domaines conceptuels (philosophie, théologie, littérature...), mais aussi scientifiques et techniques : la frontière est loin d'être nette, on le sait, jusqu'à la Renaissance. Un vocabulaire mirobolant voit ainsi le jour : il ne nous a pas livré tous ses secrets, et de loin !

Qu'on me permette d'évoquer à ce propos une petite anecdote personnelle qui me semble emblématique de l'affaire : lorsque j'ai cherché à traduire les passages techniques du *Mesnagier*, je me suis heurtée à une foule de mots inconnus. Je n'ai naturellement trouvé aucune aide dans les dictionnaires traditionnels, et j'étais assez désespérée. Puis par le plus grand des hasards je suis tombée un jour sur un manuel de cuisine régionale tout ce qu'il y a de contemporain, et quelle n'était pas ma stupeur d'y découvrir plusieurs de ces anciens mots hermétiques de mon *Mesnagier* et qui jusqu'à ce jour sont restés essentiellement cantonnés dans la sphère de l'oral, des régionalismes – du foyer ! Attention cependant, d'une région à l'autre, un même mot peut désigner des réalités plus ou moins différentes, pensons aux fouaces rabelaisiennes et contemporaines : allez en Vendée, allez Auvergne, et l'on ne vous

²³ Il est vrai à l'inverse qu'on a de nombreuses attestations (notamment dans les testaments qui demandent que les gages soient enfin payés) faisant état de serviteurs qui n'ont pas été payés parfois pendant des dizaines d'années. Cf. M. Vincent-Cassy, « Dedans et dehors : les domestiques à la fin du Moyen Âge », dans *Das Öffentliche und Private in der Vormoderne*, hrsg. G. Melville et P. von Moos, Cologne, Weimar, Wien, Böhlau Verlag, 1998, p. 513.

²⁴ II, iii, § 6, p. 438-440.

²⁵ A. Loba, *Le réconfort des dames mariées. Mariage dans les écrits didactiques adressés aux femmes à la fin du Moyen Âge*, Poznan, Université Adam Mickiewicz (série « Filologia Romanska n° 46), 2013, p. 99.

²⁶ éd. A.D. Menut, *Transactions of the American Philosophical Society*, Philadelphia, 1957, New series, 47, p. 783-853.

²⁷ A.D. Menut, *Maître Nicole Oresme, Le Livre de Yconomiques d'Aristote*, Philadelphie, 1957, p. 826.

²⁸ R. Halleux, *Le savoir de la main. Savants et artisans dans l'Europe pré-industrielle*, Paris, Armand Colin, 2009.

présentera pas la même brioche, ni par la forme, ni par la composition ; les exemples de cet acabit ne se comptant pas²⁹. Mais l'anecdote montre que nous avons affaire à un vocabulaire ancestral et sans doute assez immuable grâce à ce conservatoire incomparable que constitue le foyer ou l'atelier – et la transmission orale.

Notre auteur avait conscience des enjeux linguistiques. Un des passages les plus remarquables du *Mesnagier* en effet est une digression sur un terme « populaire » s'il en est ; le bourgeois a beau ne pas être clerc, cela ne l'empêche pas de s'interroger sur une question passionnante concernant sa langue, et au-delà la motivation du signe comme diraient les spécialistes d'aujourd'hui.

Nota cy grant diversité de langage : car ce que l'en dit du porc la fressure, c'est le foye, le mol et le cuer ; et ce que l'en dit la fressure de mouton, c'est la teste, la pance, la caillecte et les .iiii. piez ; et ce que l'en dit la fressure d'un veel, c'est la teste, la fraze, la pance, et les ;iiii.piez. (...) Et de venoison autrement et par autres noms. Queritur la cause de ceste diversité sur ce seul mot fressure (II, v, § 15, p. 598).

Est-ce là une « marotte » de notre bourgeois, ou alors l'écho d'un sujet de conversation à la mode dans les sphères urbaines ? On pose la question !

Ainsi donc, la vulgarisation n'implique pas seulement l'adaptation d'un discours didactique à un public plus « fruste » ; la vulgarisation comprend aussi et surtout cet élargissement des matières aux savoirs « mécaniques », et que la langue vernaculaire va s'approprier.

Recettes de bonne femme et autres connaissances « rurales »

Autorisons-nous donc à dire un mot d'un domaine très particulier puisqu'il relève non plus seulement de la culture populaire mais de cet espace plus marginal encore que nous classerions sans hésitation dans le domaine d'une sous-culture et que peut résumer le terme de « superstition » ; nous pouvons nous étonner de la voir figurer dans notre ouvrage composé par un si digne homme. En effet, de drôles d'instructions peuvent se glisser subrepticement ça et là entre les paragraphes :

Item, l'en cognoist l'aage d'un lievre au nombre des pertuiz qui sont dessoubz la queue ; car pour tant de pertuiz tant d'ans (II, iv, § 22, p. 548).

Dans le chapitre consacré aux soins du cheval, on trouve nombre de recommandations et de potions, puis tout d'un coup, on tombe ni plus ni moins sur des formules magiques (+ *abgla + abgli + alphara + asy + pater noster* etc.) ; de même, dans la dernière partie du livre contenant le catalogue des recettes se glissent parfois de drôles de « menus » :

Medecine pour garir de morsure de chien ou autre beste arragee. Prenez une crouste de pain et escripez ce qui s'ensuit : + bestera + bestie + nay + brigonay + dictera + sagragan + es + domina + fiat + + fiat + fiat (II, v, § 334, p. 788).

Certaines recommandations sont à la frontière de la recette de bonne femme (dans le sens de « remède populaire », précisons-le !) et de la magie : il est parfois difficile de départager exactement les « connaissances rurales » de la superstition, ce qui est une vraie question de fond, à peine plus « vulgaire » que celles qui précèdent, et qui a trait aux frontières entre les disciplines (on connaît le problème pour la chimie et l'alchimie ou encore l'astrologie et l'astronomie) :

²⁹ Un Kougeloff alsacien n'est pas un Kugelhopf suisse – : les ingrédients, proportions etc. changent du tout au tout.

Pour dessaler tous potages sans y mettre ne oster, prenez une nappe bien blanche et mettez sur vostre pot et le retournez souvent, et couvient le pot estre loing du feu (II, v, § 345, p. 792).

Ou encore :

Pour oster l'arsure d'un potage, prenez ung pot nouvel et mettez vostre potage dedens. Puis prenez ung pou de levain et le lyez dedens ung drappel blanc et gectez dedens vostre pot, et ne luy laissez gueres demourer (II, v, § 346, p. 792-794).

Vous trouverez par ailleurs une recette de poudre pour tuer les loups qui pourraient s'attaquer aux brebis (II, iii, § 9, p. 446), une autre pour « déroussir » le vin blanc à coup de feuilles de houx ou encore pour rendre sa limpidité à un vin devenu trouble (II, iii, § 15, vi et x, p. 454). Chimie – ou magie ?

Le chapitre consacré aux soins à donner au mari et à la maison constitue sans doute un point culminant dans cette transmission de drôles de recettes, d'autant plus surprenant et précieux que l'auteur semble ici parler avec spontanéité, et un enthousiasme qui semble sincère et donc exclure la possibilité d'une simple copie.

Et en esté gardez que en vostre chambre ne en vostre lit n'ait nulles puces : ce que vous pouez faire en six manieres, sicomme j'ay oy dire : (...) Qui aroit de nuyt ung ou pluseurs transsouers [*tranchoirs, i.e. tranches de pain*] qui feussent pardessus oins de glus ou de trebentine et mis parmy la chambre, ou millieu de chascun transsouer une chandelle ardant, elles se venroient engluer et prendre. **L'autre, que j'ay essaye et est vray** : Prenez du drap escru et le estendez parmy vostre chambre et sur vostre lit, et toutes les puces qui se y pourront bouter s'i prendont, tellement que vous les porrez porter avec le drap, et porter ou vous voudrez. *Item* des peaulx de mouton. *Item*, j'ay veu mettre des blanchects sur le feurre et sur le lit, et quant les puces, qui noires estoient, s'i estoient boutees, l'en les trouvoit plus tost parmy le blanc, et les tuoit l'en. (...) Car sachiez que j'ay essayé que quant les couvertures, pennes, ou robes ou il a puces sont enclos et enfermez secretement, comme en male bien lye estreictement de couroyes, ou en sac bien lyé et pressé, ou autrement mis ou compressé, que icelles puces soient sans jour et sans air et tenues a destroit, e ainsi se periront et mourront sur heure (I, vii, 3, p. 298-300).

Un développement semblable, reposant sur un solide bon sens et peut-être un savoir paysan, est consacré à l'extermination des mouches. Mais tout ce « folklore » n'est pas une fin en soi, est un simple moyen pour approcher le but et l'idéal à atteindre.

3. De l'exemplarité féminine : un idéal domestique et mondain

Il s'agit enfin d'exposer ce en quoi consiste l'exemplarité féminine : et là encore, l'idéal à atteindre ressortit lui aussi de la sphère « vulgaire ». Notre auteur a recours à la peinture de modèles et surtout de contre-modèles, de préférence empruntés au « vécu » plutôt qu'aux livres.

Portraits

Le mauvais exemple, on le sait, possède une vertu pédagogique bien plus incisive que son contraire. Du point de vue littéraire, on sait depuis longtemps – en tout cas bien avant la naissance de Gide - que le scandale est plus croustillant que la vertu. Notre auteur fait montre d'une verve à la fois joyeuse et impitoyable lorsqu'il s'agit de peindre des contre-modèles, la femme dévergondée en l'occurrence :

Comme il est d'aucunes yvrognes, foles, ou non sachans qui ne tiennent compte de leur honneur ne de l'onnesteté de leur estat ne de leurs maris, et vont les yeulx ouvers, la teste espoventablement levee comme un lion, leurs cheveux saillans hors de leurs coiffes, et les coletz de leurs chemises et coctes l'un sur l'autre ; et marchent hommassement et se maintiennent laidement devant la gent sans en avoir honte (I, i, § 10, p. 42).

Il est vrai que cet exemple n'est certainement pas entièrement du crû de notre auteur. Comparons avec cet extrait de la *Somme le Roi* de Frère Laurent : les femmes doivent être humbles et « vergoigneuses », dit-il, et non pas

Esfrontees ne esbaulevrees comme sont ces foles fames qui vont col estendu comme cers de lande et regardent de travers comme cheval de pris³⁰.

Mais il y a plus efficace encore que le portrait ou le tableau d'ambiance, il y a l'exemplum : la vie quotidienne offre un vivier inépuisable d'anecdotes exemplaires savoureuses à raconter, à entendre et donc incisives d'un point de vue pédagogique, par exemple celle de la mauvaise épouse (I, vi, § 11-12, p. 232-236) : un couple n'arrivant pas à s'entendre sur ses devoirs respectifs - c'est surtout la femme qui est rétive - un ami leur suggère de faire la liste de tous leurs devoirs respectifs et de s'y tenir. Mais un jour, ils traversent un pont; la dame trébuche et le mari la retient de justesse; en la sauvant, il tombe lui-même à l'eau. Et la mauvaise épouse lui refuse son aide après avoir consulté sa liste: le devoir de sauver son mari de la noyade n'y figure pas, donc elle n'a pas besoin de venir à son secours ! C'est un seigneur passant par là qui le repêche, à moitié mort. Mais justice sera faite : la mauvaise femme finira sur le bûcher! Cet *exemplum* assez terrible montre quelque chose d'extraordinaire qui dépasse le cadre de l'enseignement théorique, à savoir que si l'on n'envisage sa relation au mari (ou inversement à l'épouse) qu'en termes de devoir l'on court à la ruine. On peut sans peine y lire l'évangélique opposition entre justice des hommes et justice de Dieu. C'est la dimension du quotidien précisément qui permet d'illustrer parfaitement cet élargissement.

Mais le *Mesnagier* comporte aussi quelques exempla mettant en scène la vertu, la bonté et la générosité sans pour autant être ennuyeux ou âprement édifiant, à l'instar de l'histoire de Jehanne la Quentine (entendez « épouse de Quentin »), qui est en outre comme une lucarne sur quelques aspects très humbles de la vie parisienne. C'est un *exemple*³¹ que notre auteur a entendu raconter par son propre père ; il a pour centre une bourgeoise de Paris exemplaire : cette épouse de Thomas Quentin apprend que son mari *simplement et nycement folyoit*, qu'il entretenait une liaison avec une *povre fille* exerçant le métier de fileuse. Au lieu de faire un scandale, elle souffrit patiemment la situation sans que son mari s'aperçût que son secret n'en était pas un pour sa femme. Un jour, elle réussit à trouver l'endroit où logeait la jeune fille. Mais son propos n'était pas d'essayer d'en tirer vengeance, la menacer, la tourmenter. Au contraire : découvrant la pauvreté de l'endroit, sans *garnison quelzconques, ne de busches, ne de lart, ne de chandelle, ne de l'huyle, ne de charbon, ne de riens fors ung lit et une couverture, son thouret et ung pou d'autre mesnage* (§ 4, p. 402), elle décida de venir en aide à la pauvrete : « mon amie, lui dit-elle, je dois préserver mon mari de toute mauvaise rumeur ; soyez donc à votre tour discrète au sujet de votre liaison dans laquelle il se plaît, pour préserver son honneur, mais aussi le mien et celui de nos enfants. Je ferai de même à votre égard, décidée que je suis de vous aimer et de vous aider. En particulier il me tient à cœur que toutes les deux, nous veillions à son bien-être et à sa santé ». Nouvelle Sarah,

³⁰ *La Somme le Roi* de Frère Laurent, éd. E. Brayer et A. F. Leurquin-Labien, Paris, SATF, 2008, 58, § 295, p. 347.

³¹ *Lequel exemple je oys pieça compter a feu mon père, dont Dieu ait l'ame*, I, ix, § 3, p. 400.

nouvelle Rachel, elle envoie à celle qui aurait pu être sa rivale méprisée et jalouée de quoi équiper convenablement le petit ménage : ustensiles de toilette, bûches, linge de lit et de corps, avec toute une organisation pour changer régulièrement le sale contre du propre, le tout à l'insu du mari. Cette grandeur d'âme, inspirée à la fois par le souci de l'honneur mais aussi, certainement par un amour sincère, sera récompensée par le retour au bercail si on peut dire du mari. Mais jamais, ni l'un ni l'autre du mari et de la femme Quentin ne perdit un mot sur l'histoire : question de discrétion, de délicatesse aussi. Et enfin, et nous lui en savons gré, l'auteur nous rassure aussi sur le destin de la pauvre fileuse, du moins en ce qui concerne l'aspect matériel. Or, un mot-clé permet de résumer la motivation profonde sinon de cette dame du moins de notre auteur et qui l'a poussé à raconter cette humble histoire : l'honneur.

Estat et onneur

Et veez en quel peril perpetuel une femmme met son *honneur et l'onneur du lignaige* de son mary et de ses enfans quant elle n'eschieve le parler de tel blasme, ce qui est legier a faire³².

Les modèles féminins canoniques, ce sont des vierges et des martyrs, ce sont les saintes femmes ainsi que les matriarches de l'Ancien Testament, et notre auteur puise également dans ce vivier, nous l'avons vu : il y a la théorie, il faut la connaître. Mais il y a, surtout, la pratique, ou plutôt, *les pratiques*. Nous voici parvenus aux extrêmes conséquences de ce que peut impliquer le terme de « vulgarisation ». La gageure est de taille : il s'agit de surmonter l'hiatus entre les deux sphères du spirituel et du mondain. Morale et bienséances sont en train de nouer des liaisons dangereuses.

Malgré l'importance de la formation spirituelle, malgré l'ampleur de la catéchèse dans notre volume, tout concourt à définir un idéal dicté par les bienséances et l'honorabilité : Malgré l'importance de la formation spirituelle, malgré l'ampleur de la catéchèse dans notre volume, tout concourt à définir un idéal défini par les bienséances et l'honorabilité : avoir une ostel, un mesnage irréprochable. Ne pas prêter soupçon, voilà la règle d'or pour toute épouse, voici sa vertu suprême sur laquelle jamais, sous aucun prétexte il n'y a à transiger :

Le second article dit que a l'aler en ville ou au moustier vous acompaignez *convenablement selon vostre estat*, et par especial avec preudefemmes (...). Et en alant ayant la teste droite, les paupieres droites basses et arrestees, et la veue droit devant vous quatre toises et bas a terre, sans regarder ou esprendre vostre regard a homme ou femme qui soit a destre ou a senestre, ne regarder hault, ne vostre regard changier en divers lieux muablement, ne rire ne arrester a parler a aucun sur les rues. (...)

Et s'ainsy le faites et perseverez, *honneur* vous sourdra et tout bien vous vendra (I, ii, § 1, p. 46).

A n'en pas douter, ici, vertu rime avec honneur sans doute bien davantage que dans n'importe quel autre lieu. Ce n'est pas tant la faute que le *soupeçon* qui est à redouter et qui peut ruiner la réputation d'une famille sur plusieurs générations.

Toutes les autres vertus sont peries et anichillees en femme qui a taiche ou souspeçon contre l'une d'icelles vertus. Certes, en ces cas tout est pery et effacié, tout est cheu sans jamais relever, puis que une seule foiz femme est souspeçonnee ou renommee au contraire. Et encore supposé que la renommee soit a tort, si ne peut jamais icelle renommee estre effacee. Et veez en quel peril perpetuel une femmme met son honneur et l'onneur du lignaige de son mary et de ses enfans quant elle n'eschieve le parler de tel blasme, ce qui est legier a faire (I, iv, 23, p.150).

³² I, iv, § 23, p. 150.

Le Bourgeois donne des recettes très concrètes dans ce sens, je vous laisse découvrir cet exemple délicieux concernant la correspondance.

Si vous conseille que lettres amoureuses et secretes de vostre mary vous les recevez en grant joye et reverence, et secretement tout seule les lisez tout apart vous, et toute seule lui rescripvez de vostre main se vous savez, ou par la main d'autre bien secrette personne, et lui rescripvez bonnes parolles amoureuses et voz joyes et esbattemens ; et nulles autres lettres ne recevez ne ne lisiez, ne ne rescripvez a autre personne, fors par estrange main, et devant chascun et en publique les faittes lire.

Item, dit l'en aussi que les roynes depuis qu'elles sont mariees jamais elles ne baiseront homme – ne pere, ne frere, ne parent – fors le roy, tant comme il vivra. Pour quoy elles s'en abstiennent, ne se c'est vray, je ne sçay (I, iv, 25 et 26, p. 152).

Ainsi je vous conseille d'accueillir les lettres personnelles, les lettres d'amour de votre mari avec grande joie et grand respect, de vous isoler pour les lire toute seule, et de lui répondre vous-même de votre main si vous savez écrire, ou alors par l'intermédiaire d'une personne bien discrète. Écrivez-lui de tendres mots d'amour, racontez-lui vos joies et vos passe-temps ; n'acceptez ni ne lisez aucune autre lettre, n'écrivez à personne en dehors de lui, ou alors dictez ces lettres à quelqu'un et faites-les relire devant tout le monde en public.

Item, l'on dit aussi des reines de France qu'à partir du moment où elles sont mariées, elles ne donneront de baiser à aucun homme – ni père, ni frère, ni parent – sauf au roi, aussi longtemps qu'il vivra. J'ignore la raison de ce renoncement, et si c'est seulement vrai (I, iv, 25 et 26, p. 153).

Vertu rime donc avec honneur, amoral et mal séant se confondent : pour la première fois sont ici détaillées les théories concernant les bienséances fondatrices de cette société en émergence ; certains critiques sont allés jusqu'à parler de l'« enseignement d'un comportement social³³ ». Deux mots-clés, dans leur imbrication étroite, permettent synthétiser tous ces enjeux ; nous les avons souvent croisés lors de cette excursion. Il s'agit d'*estat* et d'*honneur*. Dès le prologue, il y a une mise en place du champ sémantique autour de « honneur ». Notons que ce concept ne fait pas l'objet d'un développement construit : il est partout, il se glisse dans les moindres méandres du discours et des thèmes, et doit être distillé dans d'inapparentes récurrences : ainsi, continuer à s'adonner avec ses amis aux joies propres à la jeunesse est tout à fait légitime, « et n'est que *bien et honnesteté* », mais à condition de ne pas vouloir paraître dans les fêtes des grands seigneurs, « car ce ne vous est mie *convenable ne afferant a vostre estat* ne au mien » ; un peu plus loin, notre auteur renchérit dans le même registre : « si vouldroie je bien que vous sceussiez *du bien et de l'onneur et de service* a grant planté » ; « et tant plus savrez, tant plus d'*onneur* y avrez, et plus louez en seront voz parens³⁴ ». « Honnête », « honneur » et « bien » sont couramment associés à l'idée d'« état » par le truchement de celle de « service » : voilà une synthèse qui donne la tonalité et la tension didactique de tout l'ouvrage avec cette particularité que « honneur » peut être associé à « amour » : « pour vostre honneur et amour » j'ai décidé d'écrire ces lignes, dit-il. La boucle se boucle – aisément, grâce à l'efficacité de cette argumentation héritée de la scolastique et qui fonctionne parfaitement, aussi, dans la sphère du vulgaire, ou disons à présent – c'est plus joli tout en restant parfaitement précis – de l'*ostel* et du *mesnaige*.

³³ C. Roussel, « Le legs de la rose », A. Montadon (dir.), *Pour une Histoire des traités de savoir-vivre en Europe*, Clermont-Ferrand, Association des publications de la Faculté des lettres et sciences humaines, 1994, p. 8. R. Valéry, *L'enseignement du comportement social (courtoisie et bonnes manières) en Europe occidentale aux XII^e et XIII^e siècles*, Thèse de troisième Cycle, Paris V, 1985.

³⁴ Prologue, § 2-4, p. 24-26.

Conclusion

Vulgariser, ce n'est pas tant *réduire* au sens de « simplifier », ce n'est ni raboter ni aplanir. Vulgariser, au contraire, et c'est dans son étymon, veut dire « élargir », dilater à la mesure d'un monde nouveau, d'un public multiplié et multiple ; vulgariser, enfin, veut dire « nuancer » car adapter à de nouvelles dimensions. Vulgariser ne relève pas tant de la rhétorique au sens large du terme : l'enjeu en est bien plutôt une nouvelle vision du monde et des sphères du savoir. La dimension domestique est exemplaire parce que toutes ces problématiques y coïncident, y trouvent matière et illustration : l'*ostel* érigée à la dimension de la première « école du monde », et la femme au grade d'élève exemplaire : voilà en substance le programme de vulgarisation de notre Bourgeois ; nous sommes à la fin du XIV^e siècle.

Karin Ueltschi
Université de Reims-Champagne-Ardenne (CRIMEL)